

I. Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine*

(5 janvier 1930)

Certains camarades de notre Parti ne comprennent pas encore correctement comment il faut apprécier la situation actuelle et quelle action elle exige de nous. Ils croient à un essor inévitable de la révolution, mais ne croient pas qu'il puisse intervenir bientôt. C'est pourquoi ils n'approuvent pas le plan de conquête du Kiangsi et n'acceptent que des actions mobiles de partisans dans les trois régions sur les confins des provinces du Foukien, du Kouangtong et du Kiangsi ; de plus, ils ne sont pas profondément convaincus de la nécessité d'instaurer le pouvoir rouge dans les régions de partisans, ni, par conséquent, de la nécessité de consolider et d'étendre ce pouvoir en vue de hâter l'essor de la révolution dans l'ensemble du pays. Ils pensent, apparemment, que ce serait peine perdue, à un moment où l'essor révolutionnaire est encore lointain, que de se consacrer au dur travail d'établir le pouvoir politique ; ils comptent, pour commencer, étendre notre influence politique par le moyen relativement aisé des actions mobiles de partisans ; quand le travail de conquête des masses à l'échelle du pays tout entier sera entièrement achevé, ou du moins fort avancé, se disent-ils, on passera au soulèvement armé dans toute la Chine, on jettera

* Lettre du camarade Mao Tsé-toung pour critiquer certaines tendances

pessimistes existant alors dans le Parti.

De la pratique et de la contradiction

dans la balance les forces de l'Armée rouge et on aboutira à la grande révolution qui s'étendra à tout le pays. Cette théorie sur la nécessité de conquérir d'abord les masses à l'échelle nationale et dans toutes les régions, et ensuite d'instaurer notre pouvoir, ne correspond pas aux conditions réelles de la révolution chinoise. Elle vient essentiellement de l'incompréhension du fait que la Chine est une semi-colonie que nombre d'États impérialistes se disputent. Il suffit en effet de comprendre cela pour que tout s'éclaire :

1. On voit alors pourquoi, de tous les pays du monde, seule la Chine connaît ce phénomène étrange : une guerre intestine prolongée au sein des classes dominantes, pourquoi cette guerre est de plus en plus acharnée et ne cesse de s'étendre, pourquoi un pouvoir unique n'a jamais pu exister en Chine.

2. On saisit toute l'importance de la question paysanne, et l'on comprend, de ce fait, pourquoi les soulèvements à la campagne prennent aujourd'hui une ampleur nationale.

3. On mesure toute la justesse du mot d'ordre pour un pouvoir démocratique ouvrier et paysan.

4. On comprend aussi cet autre phénomène étrange, également inconnu en dehors de la Chine et du reste lié au premier, c'est-à-dire à la guerre intestine prolongée qui déchire, en Chine seulement et nulle part ailleurs, les classes dominantes : l'existence et le développement de l'Armée rouge et des détachements de partisans, et, parallèlement, l'existence et le développement de petites régions rouges encerclées par le pouvoir blanc.

5. Il apparaît également que la création et la croissance de l'Armée rouge, des détachements de partisans et des régions rouges représentent, dans la Chine semi-coloniale, la forme suprême de la lutte paysanne dirigée par le prolétariat, le résultat inéluctable du développement de la lutte paysanne dans un pays

semi-colonial et, sans aucun doute, le facteur le plus important capable de hâter l'avènement de l'essor révolutionnaire dans tout le pays.

6. Il apparaît, enfin, que la politique des seules actions mobiles de partisans ne pourra pas hâter l'essor de la révolution dans tout le pays et que les mesures politiques adoptées par Chu Teh et Mao Tsé-toung ainsi que par Fang Tche-min¹ sont incontestablement justes. Ces mesures prévoient notamment la formation de bases d'appui, la création méthodique des organes du pouvoir, l'approfondissement de la révolution agraire, le développement des forces armées du peuple par la création de la Garde rouge à l'échelon du canton, puis de l'arrondissement, puis du district, enfin de forces territoriales de l'Armée rouge, pour aboutir à la création d'une Armée rouge régulière, et l'extension du pouvoir politique par vagues successives. C'est seulement ainsi qu'il sera possible d'inculquer aux masses révolutionnaires de l'ensemble du pays la foi que l'Union soviétique inspire à celles du monde entier. C'est seulement ainsi qu'on pourra mettre les classes dirigeantes réactionnaires en face d'énormes difficultés, ébranler le sol sous leurs pieds et accélérer leur effondrement interne. Enfin, c'est seulement ainsi qu'on pourra créer effectivement une Armée rouge qui deviendra l'instrument principal de la grande révolution à venir. En un mot, c'est seulement ainsi qu'on pourra hâter l'essor de la révolution.

Les camarades atteints d'impétuosité révolutionnaire ont le tort de surestimer les forces subjectives de la révolution² et de sous-estimer les forces de la contre-révolution. Une telle appréciation résulte, le plus souvent, d'une conception subjectiviste, et finit infailliblement par conduire au putschisme. Il serait, d'autre part, également faux de sous-estimer les forces subjectives de la révolution et de surestimer

De la pratique et de la contradiction

les forces de la contre-révolution ; une telle appréciation aboutirait également à de graves conséquences, quoique d'un autre ordre. C'est pourquoi il est nécessaire, lorsqu'on juge la situation politique de la Chine, de connaître les éléments fondamentaux suivants :

1. Si, à l'heure actuelle, les forces subjectives de la révolution chinoise sont faibles, on constate que toute l'organisation des classes dirigeantes réactionnaires (le pouvoir, les forces armées, les partis, etc.) fondée sur la structure socio-économique, arriérée et fragile, de la Chine est également faible. Ainsi on comprend pourquoi, dans les pays d'Europe occidentale, bien que les forces subjectives de la révolution y soient probablement aujourd'hui plus importantes qu'en Chine, la révolution ne peut cependant éclater immédiatement : les forces des classes dirigeantes réactionnaires de ces pays sont en effet plusieurs fois supérieures à celles des classes dirigeantes réactionnaires de Chine. Et, bien que les forces subjectives de la révolution soient actuellement faibles en Chine, l'essor révolutionnaire commencera sûrement plus tôt en Chine qu'en Europe occidentale, parce que les forces de la contre-révolution en Chine sont aussi relativement faibles.

2. Après la défaite de la révolution en 1927, il est de fait que les forces subjectives de la révolution ont été considérablement affaiblies. Ce qui en reste est d'une importance si réduite que les camarades qui jugent uniquement sur l'apparence sont naturellement enclins au pessimisme. Mais si l'on va au fond des choses, c'est un tout autre tableau. On peut appliquer ici le vieux proverbe chinois : « Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine. » C'est dire que si les forces de la révolution sont encore assez réduites, elles peuvent toutefois se développer très rapidement. Dans les conditions de la Chine, la croissance de ces

forces n'est pas seulement possible, elle est absolument inéluctable ; l'expérience du mouvement du 30 mai et de la grande révolution qui a suivi le confirme entièrement. Il faut analyser le fond de chaque chose et ne considérer les manifestations extérieures que comme une avenue menant à la porte dont il faut franchir le seuil pour saisir vraiment le fond du problème. C'est là la seule méthode d'analyse, sûre et scientifique, des phénomènes.

3. De même, en ce qui concerne l'appréciation des forces de la contre-révolution, il faut les considérer dans leur essence, il ne faut jamais s'arrêter aux manifestations extérieures. Alors que nous en étions encore à la création de la base révolutionnaire sur la frontière du Hounan et du Kiangsi, certains camarades, se fiant pour de bon à la fausse appréciation portée à l'époque par le comité du Parti pour le Hounan, réduisaient à rien l'ennemi de classe ; on se souvient encore, avec un sourire, de ces formules : « ébranlement extrême » ou « panique la plus totale » dont le comité du Parti pour le Hounan usait alors (mai-juin 1928) dans son appréciation sur les forces du gouverneur du Hounan, Lou Ti-ping³. En politique, de telles appréciations aboutissent inévitablement au putschisme. Par contre, pendant les quatre mois qui vont de novembre 1928 à février 1929 (avant que la guerre entre Tchiang Kaï-chek et la clique du Kouangsi⁴ eût éclaté), alors que l'adversaire, menant sa troisième « campagne d'anéantissement conjointe⁵ », approchait des monts Tsingking, certains de nos camarades ont exprimé de nouveau ce doute : « Réussirons-nous à maintenir encore longtemps notre drapeau rouge ? » Or, à cette époque, en Chine, la lutte entre l'Angleterre, les États-Unis et le Japon avait, en fait, pris déjà une forme tout à fait ouverte ; quant à la guerre entre Tchiang Kaï-chek, la clique du Kouangsi et Feng Yu-siang, elle couvait.

De la pratique et de la contradiction

Nous assistions en réalité au début de reflux de la contre-révolution et d'un nouvel essor révolutionnaire. Cependant, un état d'esprit pessimiste se manifestait alors dans l'Armée rouge et dans les organisations locales du Parti ; même le Comité central se laissait abuser par l'aspect extérieur des événements et s'exprimait en termes pessimistes. Preuve en est sa lettre de février, qui reflète l'appréciation pessimiste des événements à l'époque.

4. La situation objective actuelle peut encore induire en erreur les camarades qui ne considèrent que l'aspect extérieur des phénomènes et ne vont pas jusqu'au fond des choses. Ceci est vrai en particulier pour ceux qui travaillent dans l'Armée rouge : il suffit qu'un détachement subisse un revers, qu'il soit encerclé ou bien poursuivi par un adversaire puissant pour que ces camarades, souvent sans s'en rendre compte eux-mêmes, se mettent à généraliser ce qui n'est qu'une situation temporaire, particulière et locale, en exagèrent l'importance, comme si la situation dans l'ensemble du pays, voire dans le monde entier, ne nous promettait rien de bon et comme si les perspectives de victoire de la révolution reculaient et disparaissaient dans des brumes lointaines. Si nos camarades ne tiennent compte, dans leur appréciation, que de l'aspect extérieur des phénomènes et en négligent l'essence, c'est qu'ils n'ont pas soumis la situation générale à une analyse scientifique, allant au fond des choses. Or, pour déterminer si l'essor de la révolution interviendra bientôt en Chine, il n'est qu'un moyen : examiner soigneusement si les diverses contradictions qui peuvent amener cet essor sont réellement en train de grandir. Puisque, dans l'arène internationale, les contradictions s'accroissent entre les différents États impérialistes, entre les États impérialistes et les colonies, entre les impérialistes et le prolétariat de leur pays, les impéria-

listes sentent d'autant plus vivement le besoin de se disputer la mainmise sur la Chine. Et dès l'instant où la lutte des impérialistes pour se rendre maîtres de la Chine devient plus âpre, on voit grandir, en Chine même, aussi bien les contradictions entre les impérialistes et toute la nation chinoise que les contradictions entre les impérialistes eux-mêmes ; de là naissent, entre les diverses cliques de gouvernants réactionnaires en Chine, ces guerres intestines qu'on voit s'amplifier et s'aggraver de jour en jour, et qui suscitent à leur tour une nouvelle aggravation des contradictions entre ces cliques. Comme ces contradictions trouvent leur expression dans les guerres intestines entre seigneurs de guerre, elles aboutissent à une augmentation des charges fiscales. Celle-ci, à son tour, rend plus aiguës les contradictions entre la masse des contribuables et les gouvernants réactionnaires. Les contradictions entre l'impérialisme et l'industrie nationale chinoise aboutissent au résultat suivant : celle-ci ne peut obtenir de concessions de la part de l'impérialisme ; il en découle un approfondissement des contradictions entre la bourgeoisie chinoise et la classe ouvrière chinoise, étant donné que les capitalistes chinois cherchent une issue à leur situation dans l'exploitation impitoyable des ouvriers, alors que ces derniers leur résistent. L'envahissement de la Chine par les marchandises en provenance des pays impérialistes, les pillages effectués par le capital commercial chinois, l'augmentation des impôts, etc. s'accompagnent d'un nouvel approfondissement des contradictions entre la classe des propriétaires fonciers et la paysannerie, c'est-à-dire d'une aggravation, par l'élévation du taux des fermages et des prêts usuraires, de l'exploitation de la paysannerie ; parallèlement augmente la haine des paysans à l'égard des propriétaires fonciers. L'invasion du marché par les marchandises étrangères, l'épuisement

De la pratique et de la contradiction

du pouvoir d'achat des larges masses ouvrières et paysannes et l'augmentation des impôts ruinent un nombre toujours plus grand de négociants en produits chinois et de petits producteurs indépendants. Parce que le gouvernement réactionnaire procède, malgré le manque de fonds et de ravitaillement, à l'accroissement illimité des effectifs de l'armée, rendant ainsi les guerres intestines de plus en plus fréquentes, la masse des soldats souffre de dures privations. Comme les impôts augmentent, que les propriétaires fonciers élèvent le taux des fermages et des prêts et qu'en même temps les misères engendrées par la guerre croissent sans cesse, la famine et le banditisme règnent dans tout le pays, si bien que les larges masses paysannes et les pauvres gens des villes se trouvent dans une situation sans issue. Le manque des fonds nécessaires à l'entretien des écoles entraîne, pour de nombreux jeunes gens, la menace de ne pouvoir poursuivre leurs études; enfin, le caractère arriéré de la production enlève à beaucoup de jeunes diplômés l'espoir de trouver du travail. Une fois que nous aurons compris toutes ces contradictions, nous verrons dans quelle situation alarmante, dans quel état chaotique se trouve la Chine, nous comprendrons que l'essor de la révolution dirigée contre l'impérialisme, les seigneurs de guerre et les propriétaires fonciers est inéluctable et qu'il doit intervenir à brève échéance. La Chine tout entière est jonchée de bois sec qui va s'embraser bientôt. Le proverbe « Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine » caractérise bien la manière dont la situation actuelle se développe. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les grèves d'ouvriers, les soulèvements paysans, les mutineries de soldats et les grèves d'étudiants, qui vont s'amplifiant dans de nombreux endroits, pour comprendre que « l'étincelle » ne peut tarder à « mettre le feu à toute la plaine ».

Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine

L'essentiel de ce qui vient d'être exposé figurait déjà dans la lettre adressée au comité central le 5 avril dernier par le comité du front. Cette lettre déclarait :

Dans sa lettre [du 9 février dernier], le Comité central a donné une appréciation trop pessimiste de la situation objective et de l'état des forces subjectives. La troisième campagne « d'anéantissement » lancée par le Kuomintang contre les monts Tsing kang a marqué le point culminant de la contre-révolution. Mais, en même temps, elle représente la limite au-delà de laquelle a commencé le reflux progressif de la contre-révolution alors que la révolution s'est mise à prendre son essor. Il est vrai que la capacité de combat et d'organisation du Parti a diminué, comme le constate le Comité central ; mais étant donné le reflux progressif de la contre-révolution, nos forces se rétabliront certainement très vite et la passivité des cadres du Parti disparaîtra rapidement. Les masses nous suivront sûrement. Si la politique des répressions sanglantes n'aboutit qu'à « faire fuir le poisson au plus profond des eaux⁶ », le réformisme, lui, ne peut plus désormais attirer les masses. Il est certain que les illusions des masses à l'égard du Kuomintang se dissiperont très vite. Dans la situation qui va se créer, aucun parti ne sera en état de rivaliser avec le Parti communiste dans la lutte pour la conquête des masses. Les lignes tracées par le VI^e congrès du Parti⁷ dans le domaine politique et dans celui de l'organisation sont justes : à l'étape actuelle, la révolution est démocratique et non pas socialiste ; la tâche immédiate du Parti [il faudrait ajouter : « dans les grandes villes »]⁸ consiste dans la lutte pour la conquête des masses et non dans l'organisation immédiate de l'insurrection. Néanmoins, la révo-

De la pratique et de la contradiction

lution se développera très rapidement et nous devons adopter une attitude positive à l'égard de la propagande et de la préparation pour le soulèvement armé. Dans le chaos de la situation actuelle, on ne peut diriger les masses qu'en adoptant des mots d'ordre positifs et une attitude positive. Le Parti ne pourra retrouver sa capacité combative que s'il adopte cette attitude positive... Dans la révolution, seule la direction prolétarienne est la clé de la victoire. Asseoir le Parti sur une base prolétarienne, créer des cellules d'entreprise du Parti dans les centres importants, telles sont actuellement, au point de vue de l'organisation, les tâches importantes du Parti ; mais, en même temps, le développement de la lutte à la campagne, la création du pouvoir rouge sur de petits territoires, la formation de l'Armée rouge et l'extension de ses rangs sont les principales conditions requises pour aider à la lutte dans les villes et accélérer l'essor révolutionnaire. Il est donc erroné de renoncer à la lutte dans les villes ; mais, à notre avis, tout membre du Parti qui redouterait de voir les forces paysannes dépasser les forces de la classe ouvrière au préjudice de la révolution serait également dans l'erreur ; car, dans la Chine semi-coloniale, la révolution ne peut échouer que si la lutte paysanne est privée de la direction des ouvriers, elle ne saurait souffrir de ce que les paysans sont devenus, au cours de leur lutte, plus forts que les ouvriers.

La lettre donnait en outre à la question de la tactique de l'Armée rouge la réponse suivante :

Pour préserver l'Armée rouge et soulever les masses, le Comité central nous demande de disperser nos forces dans les campagnes en les divi-

sant en petites unités et de retirer de l'armée Chu Teh et Mao Tsé-toung, de façon à ne pas offrir à l'ennemi les cibles principales. Cette façon de considérer le problème n'est pas réaliste. Dès l'hiver 1927, nous avons établi un plan visant à disperser nos forces dans les campagnes, en les divisant en unités de l'ordre d'une compagnie ou d'un bataillon opérant chacune indépendamment, à soulever les masses par des actions de partisans et à éviter d'offrir une cible à l'ennemi ; à maintes occasions, nous avons appliqué ce plan, mais à chaque fois nous avons échoué. Cela s'explique par les raisons suivantes : 1. À la différence des détachements locaux de la Garde rouge, la plupart des hommes qui composent l'Armée rouge ne sont pas du pays. 2. Lorsqu'on divise les forces en petites unités, on affaiblit leur direction, elles sont incapables d'affronter les situations difficiles et risquent fort d'essuyer des revers. 3. Les petites unités s'exposent à être écrasées une à une par l'ennemi. 4. Plus la situation est mauvaise, plus il est nécessaire que les troupes soient concentrées et les chefs attachés fermement à leur poste de combat : c'est le seul moyen d'obtenir la cohésion interne indispensable face à l'ennemi. La dispersion des troupes pour des actions de partisans n'est possible que dans une situation favorable ; en effet, les chefs ne sont plus alors obligés de rester tout le temps auprès de leurs troupes, comme ils doivent le faire dans une mauvaise situation.

Les considérations ci-dessus ont un défaut : les arguments invoqués contre la dispersion des forces sont tous de caractère négatif, ce qui est absolument insuffisant. L'argument positif à l'appui de la concentration des forces est que celle-ci est indispensable pour anéantir des unités ennemies d'une certaine impor-

De la pratique et de la contradiction

tance et pour prendre des petites villes. Or, c'est seulement après avoir détruit des forces ennemies d'une certaine importance et s'être emparé de petites villes que l'on peut soulever les populations sur une grande échelle et créer les organes du pouvoir sur des territoires groupant plusieurs districts. C'est seulement de cette manière qu'on peut agir sur les pensées et les sentiments des larges masses (ce que nous appelons étendre notre influence politique) et contribuer efficacement à hâter l'essor révolutionnaire. C'est ainsi que notre politique de concentration des forces a abouti à l'établissement de notre pouvoir dans la région frontière du Hounan-Kiangsi en 1928 et dans le Foukien de l'Ouest en 1929⁹. Tels sont les principes généraux. Mais n'y a-t-il pas des cas où il est indispensable de disperser les troupes ? Si. Dans le passage de la lettre adressée par le comité du front au Comité central, où l'on traite de la tactique de la guerre de partisans employée par l'Armée rouge, il est également question de la possibilité de disperser les troupes dans un petit rayon :

La tactique que nous avons dégagée de la lutte de ces trois dernières années diffère réellement de tout ce qui s'est fait jusqu'à présent dans tous les pays et à toutes les époques. Grâce à notre tactique, la lutte des masses se développe en ampleur, et l'adversaire le plus puissant ne peut venir à bout de nos forces. Notre tactique, c'est celle de la guerre de partisans. Elle se ramène, pour l'essentiel, aux principes suivants :

Disperser les forces pour soulever les masses, concentrer les forces pour faire face à l'ennemi.

L'ennemi avance, nous reculons ; l'ennemi s'immobilise, nous le harcelons ; l'ennemi s'épuise, nous le frappons ; l'ennemi recule, nous le pourchassons.

*Pour créer des bases révolutionnaires stables*¹⁰,

Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine

*recourir à la tactique de la progression par vagues.
Au cas où l'on est talonné par un ennemi puissant,
adopter la tactique qui consiste à tourner en rond.*

*Dans le minimum de temps, avec les meilleures
méthodes, soulever les masses les plus larges.*

En somme, c'est la tactique du filet de pêche qu'il faut savoir lancer ou retirer à tout moment ; on le lance pour la conquête des masses, on le retire pour faire face à l'ennemi. Telle est la tactique dont nous nous sommes constamment servis au cours des trois dernières années.

Ici, « lancer le filet » signifie disperser nos forces dans un petit rayon. C'est ainsi, par exemple, que lorsque nous nous sommes emparés pour la première fois de Yongsin dans la région frontière du Hounan-Kiangsi, les 29^e et les 31^e régiments ont été dispersés dans les limites du district de Yongsin ; et lorsque nous nous sommes emparés de Yongsin pour la troisième fois, le 28^e régiment a été dirigé vers les limites du district d'Anfou, le 29^e vers Lienhoua, le 31^e vers les limites du district de Kian. À titre d'exemple, on peut également citer la dispersion des troupes dans les districts du Kiangsi du Sud en avril-mai 1929 ou bien dans les districts du Foukien de l'Ouest en juillet. La dispersion des troupes sur un grand rayon n'est possible qu'à deux conditions : il faut que la situation soit relativement favorable et les organes dirigeants assez solides. Car le but de la dispersion des troupes est de nous mettre en meilleure position pour conquérir les masses, approfondir la révolution agraire, créer les organes du pouvoir, élargir les rangs de l'Armée rouge et des forces locales. S'il n'est pas possible d'atteindre ces objectifs, ou bien si la dispersion des troupes risque d'entraîner la défaite et l'affaiblissement de l'Armée rouge, comme cela a été le cas en août 1928 lorsqu'une partie des troupes de la région frontière du

De la pratique et de la contradiction

Hounan-Kiangsi fut envoyée contre Tchentcheou, alors il vaut mieux ne pas y recourir. Mais si les deux conditions mentionnées ci-dessus sont remplies, nous devons incontestablement disperser nos forces, puisque dans ce cas la dispersion est plus avantageuse que la concentration.

La lettre de février du Comité central, dans son esprit, n'était pas juste, et elle a eu une influence négative sur un certain nombre de camarades appartenant à l'organisation du Parti dans le 4^e corps d'armée. En outre, le Comité central indiquait, à la même époque, dans l'une de ses circulaires, qu'il n'était pas certain que la guerre entre Tchiang Kai-chek et la clique du Kouangsi éclatât. Néanmoins, par la suite, les appréciations du Comité central et ses directives, dans l'ensemble, ont été justes. Afin de corriger l'appréciation fautive de la situation contenue dans la circulaire précitée, le Comité central envoya une seconde circulaire. Et bien que la lettre adressée à l'Armée rouge n'eût pas été corrigée, on ne trouvait plus de notes pessimistes dans les directives ultérieures du Comité central ; en outre, son point de vue sur les actions de l'Armée rouge commença à coïncider avec le nôtre. Mais l'influence négative qu'avait eue la lettre du Comité central sur certains camarades n'a pas été éliminée. C'est pourquoi j'estime qu'il est encore nécessaire d'éclaircir cette question.

En avril dernier, le comité du front présenta au Comité central un plan visant à conquérir, dans un délai d'un an, la province du Kiangsi. Par la suite, une décision fut prise à Yutou sur cette question. Les arguments présentés alors furent exposés dans la lettre suivante adressée au Comité central :

Les troupes de Tchiang Kai-chek et celles de la clique du Kouangsi se trouvent de plus en plus proches dans la région de Kieoukiang, et de

grandes batailles sont en vue. La reprise de la lutte des masses populaires et l'aggravation des contradictions au sein des milieux dirigeants réactionnaires laissent présager qu'on assistera bientôt à un essor révolutionnaire. Dans ces circonstances, en élaborant notre plan de travail, nous sommes partis du fait que dans deux des provinces du Sud, le Kouangtong et le Hounan, les forces armées des compradores et des propriétaires fonciers sont trop fortes, et qu'en outre, dans le Hounan, les erreurs putschistes commises par l'organisation du Parti lui ont fait perdre presque entièrement, dans ses rangs comme en dehors, les masses qui l'appuyaient. Mais la situation est différente dans les trois provinces du Foukien, du Kiangsi et du Tchékiang. Premièrement, c'est là que les forces armées ennemies sont les plus faibles. Dans le Tchékiang, il n'y a que les petites garnisons provinciales de Tsiang Potcheng¹¹. Dans le Foukien, il y a quatorze régiments placés sous cinq commandements, mais la brigade de Kouo Feng-ming est déjà hors de combat, les unités placées sous le commandement respectif de Tchen Kouo-houei et de Lou Hsing-pang¹² sont composées de bandits et leur capacité combative est très faible, les deux brigades de fusiliers marins stationnées sur le littoral n'ont jamais participé aux combats et leur capacité combative n'est sûrement pas considérable ; les seules troupes qui soient dans une certaine mesure capables de se battre sont celles de Tchang Tchen¹³, mais selon les estimations faites par le Comité du Parti pour le Foukien, seuls deux régiments parmi ces troupes ont une capacité combative relativement élevée. En outre, c'est le chaos total, à présent, dans le Foukien ; la division y règne. Dans le Kiangsi, les troupes de Tchou Pei-

De la pratique et de la contradiction

teh¹⁴ et de Hsiong Che-houei¹⁵ comptent en tout seize régiments. Leurs forces dépassent celles du Foukien et du Tchékiang, mais elles le cèdent de beaucoup à celles du Hounan. Deuxièmement, dans ces trois provinces, les erreurs putschistes ont été relativement peu nombreuses. Si nous laissons de côté le Tchékiang où la situation ne nous est pas bien connue, nous dirons que les organisations du Parti et notre base de masse dans le Kiangsi et le Foukien sont plus fortes que dans le Hounan. En ce qui concerne le Kiangsi, nous continuons de détenir des positions relativement fortes dans le Nord – dans les districts de Tehan, Sieouchouei et Tongkou ; à l'Ouest, dans les districts de Ningkang, Yongsin, Lienhoua et Soueitchouan, les forces du Parti et les détachements de la Garde rouge subsistent toujours ; dans le Sud, nos perspectives sont encore meilleures ; les forces des 2^e et 4^e régiments de l'Armée rouge, dans les districts de Kian, Yongfeng et Hsingkouo, croissent de jour en jour ; les détachements de l'Armée rouge commandés par Fang Tche-min n'ont nullement été anéantis. Il y a donc possibilité d'encercler Nantchang. Nous faisons au Comité central la proposition suivante : au cours de la longue période de conflit armé entre les seigneurs de guerre du Kuomintang, nous lutterons contre Tchiang Kai-chek et la clique du Kouangsi pour la conquête du Kiangsi et aussi de l'Ouest du Foukien et du Tchékiang. Nous accroîtrons les effectifs de l'Armée rouge dans ces trois provinces, nous y créerons une base révolutionnaire des masses ; nous fixons à un an le délai pour l'accomplissement de ce plan.

Dans la proposition ci-dessus concernant la conquête du Kiangsi, l'erreur était de fixer le délai d'un an.

Quant à la possibilité de conquérir le Kiangsi, elle était fondée non seulement sur la situation dans la province elle-même, mais aussi sur l'avènement prochain de l'essor révolutionnaire à l'échelle nationale ; car si l'on n'est pas convaincu que la poussée révolutionnaire doit intervenir à brève échéance, il est impossible de conclure à la possibilité de se rendre maître du Kiangsi en un an. Si cette proposition a un défaut, c'est celui-ci : il ne fallait pas fixer le délai d'un an et affecter ainsi d'une nuance d'impatience le mot « bientôt » dans l'expression : « on assistera bientôt à un essor révolutionnaire ». Les conditions subjectives et objectives qui existent dans le Kiangsi méritent une attention particulière. En dehors des conditions subjectives dont on a déjà parlé dans la lettre adressée au Comité central, on peut indiquer clairement ici trois conditions objectives : 1. L'économie du Kiangsi est essentiellement féodale, l'influence du capital commercial y est relativement faible ; quant aux forces armées des propriétaires fonciers, elles sont moins importantes que dans toute autre province méridionale. 2. Le Kiangsi n'a pas ses propres troupes provinciales ; ce sont toujours les troupes des autres provinces qui sont en garnison ici. Envoyées là pour « exterminer les communistes » ou pour « exterminer les bandits », ces troupes ne sont pas au fait des conditions locales et sont loin d'être aussi intéressées à ces opérations que le seraient des troupes de la province même ; souvent elles ne manifestent pas beaucoup d'enthousiasme. 3. L'influence de l'impérialisme y est plus faible qu'ailleurs, ce qui n'est pas le cas du Kouangtong, limitrophe du territoire de Hongkong et où tout est pour ainsi dire placé sous contrôle britannique. Une fois ces trois conditions bien comprises, il devient possible d'expliquer pourquoi les insurrections paysannes dans le Kiangsi revêtent un caractère plus généralisé que dans n'im-

De la pratique et de la contradiction

porte quelle autre province, et pourquoi les unités de l'Armée rouge et les détachements de partisans y sont plus nombreux que partout ailleurs.

Parmi nos camarades, on se pose fréquemment cette question : comment comprendre le mot « bientôt » dans l'expression : « on assistera bientôt à un essor révolutionnaire » ? Les marxistes ne sont pas des faiseurs d'oracles. Lorsqu'ils parlent des développements et des changements qui interviendront à l'avenir, ils doivent et ils peuvent seulement en indiquer la direction générale, mais ils ne doivent ni ne peuvent en déterminer mécaniquement le jour et l'heure. Néanmoins, quand je dis que l'on assistera bientôt en Chine à un essor révolutionnaire, je ne parle nullement d'une chose qui, selon l'expression de certains, « viendra peut-être », d'une chose illusoire, inaccessible et dénuée de signification pratique. L'essor révolutionnaire est semblable au navire dont la cime des mâts est déjà visible à l'horizon lointain ; il est semblable au disque solaire dont les rayons ardents percent déjà les ténèbres de l'Orient et sont visibles du haut de la montagne ; il est semblable à l'enfant qui frémit déjà dans le sein de sa mère et qui verra bientôt le jour.